

# Canaris

*Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer ;*

*Que ses voiles carrées*

*Pendent le long des mâts, par les boulets de fer*

*Largement déchirées ;*

*Qu'on n'y voit que des morts tombés de toutes parts,*

*Ancres, agrès, voilures,*

*Grands mâts rompus, traînant leurs cordages épars*

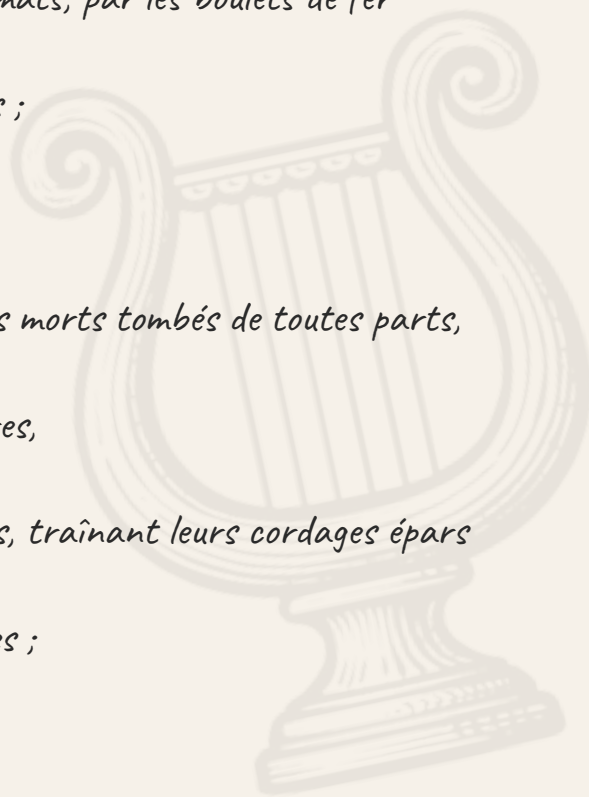
*Comme des chevelures ;*

*Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit,*

*Tourne ainsi qu'une roue ;*

*Qu'un flux et qu'un reflux d'hommes roule et s'enfuit*

*De la poupe à la proue ;*



*Lorsqu'à la voix des chefs nul soldat ne répond ;*

*Que la mer monte et gronde ;*

*Que les canons éteints nagent dans l'entre-pont,*

*S'entre-choquant dans l'onde ;*

*Qu'on voit le lourd colosse ouvrir au flot marin*

*Sa blessure béante,*

*Et saigner, à travers son armure d'airain,*

*La galère géante ;*

*Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant,*

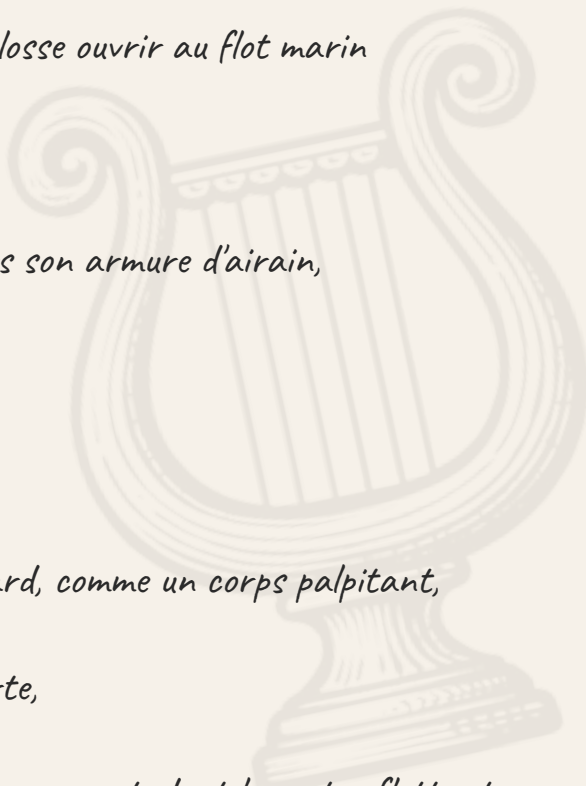
*La carène entr'ouverte,*

*Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant*

*Argente l'onde verte ;*

*Alors gloire au vainqueur ! Son grappin noir s'abat*

*Sur la nef qu'il foudroie ;*



*Tel un aigle puissant pose, après le combat,*

*Son ongle sur sa proie !*

*Puis, il pend au grand mât, comme au front d'une tour,*

*Son drapeau que l'air ronge,*

*Et dont le reflet d'or dans l'onde, tour à tour,*

*S'élargit et s'allonge.*

*Et c'est alors qu'on voit les peuples étaler*

*Les couleurs les plus fières,*

*Et la pourpre, et l'argent, et l'azur onduler*

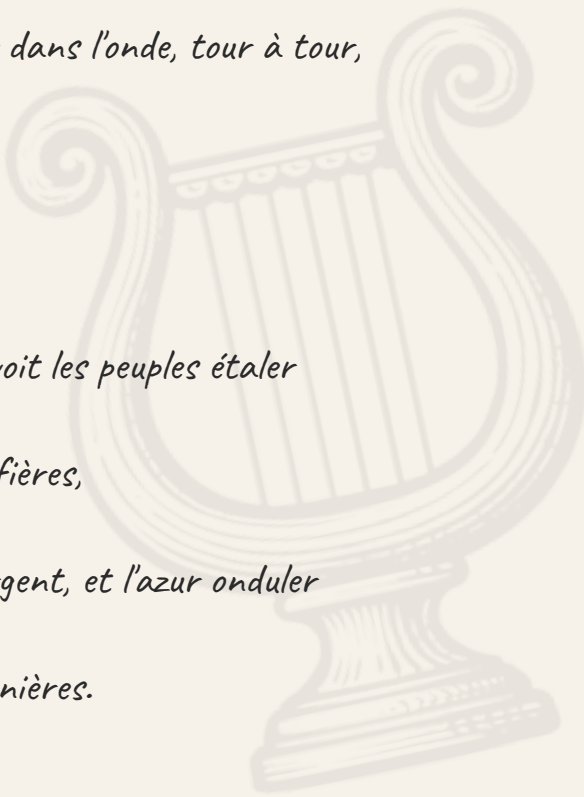
*Aux plis de leurs bannières.*

*Dans ce riche appareil leur orgueil insensé*

*Se flatte et se repose,*

*Comme si le flot noir, par le flot effacé,*

*En gardait quelque chose !*



*Malte arborait sa croix ; Venise, peuple-roi,*

*Sur ses poupes mouvantes,*

*L'héraldique lion qui fait rugir d'effroi*

*Les lionnes vivantes.*

*Le pavillon de Naples est éclatant dans l'air,*

*Et quand il se déploie*

*On croit voir ondoyer de la poupe à la mer*

*Un flot d'or et de soie.*

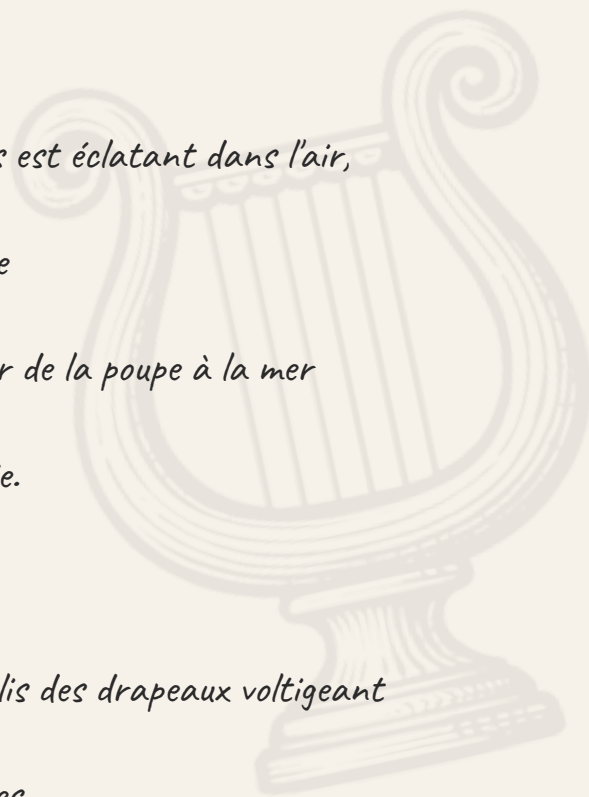
*Espagne peint aux plis des drapeaux voltigeant*

*Sur ses flottes avares,*

*Léon aux lions d'or, Castille aux tours d'argent,*

*Les chaînes des Navarres.*

*Rome a les clefs; Milan, l'enfant qui hurle encor*



*Dans les dents de la quivre ;*

*Et les vaisseaux de France ont des fleurs de lys d'or*

*Sur leurs robes de cuivre.*

*Stamboul la turque autour du croissant abhorré*

*Suspend trois blanches queues ;*

*L'Amérique enfin libre étale un ciel doré*

*Semé d'étoiles bleues.*

*L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,*

*Qui, brillant sur la moire,*

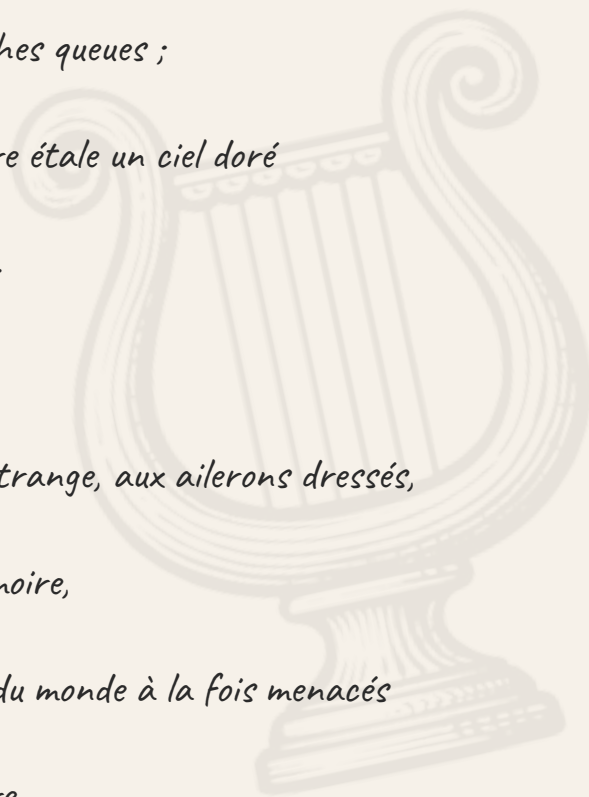
*Vers les deux bouts du monde à la fois menacés*

*Tourne une tête noire.*

*L'autre aigle au double front, qui des czars suit les lois,*

*Son antique adversaire,*

*Comme elle regardant deux mondes à la fois,*



*En tient un dans sa serre.*

*L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers*

*Sa splendide oriflamme,*

*Si riche qu'on prendrait son reflet dans les mers*

*Pour l'ombre d'une flamme.*

*C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux*

*Flotter leurs armoiries,*

*Et condamnent les nefes conquises sur les eaux*

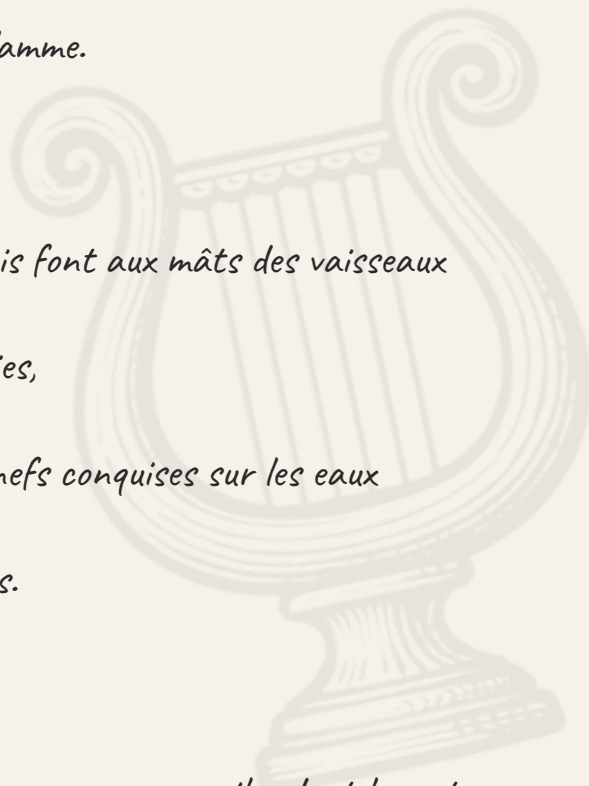
*A changer de patries.*

*Ils traînent dans leurs rangs ces voiles dont le sort*

*Trompa les destinées,*

*Tout fiers de voir rentrer plus nombreuses au port*

*Leurs flottes blasonnées.*



*Aux navires captifs toujours ils appendront*

*Leurs drapeaux de victoire,*

*Afin que le vaincu porte écrite à son front*

*Sa honte avec leur gloire !*

*Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon*

*Suit la barque hardie,*

*Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,*

*Arbore l'incendie !*

*Novembre 1828.*

*Victor Hugo (1802-1885)*

